La Résidence de France, une œuvre architecturale unique conçue pour la Vienne impériale et Jugendstil des années 1900

Une légende aussi tenace qu'infondée, et dont l'origine demeure mystérieuse, attribue les plans de l'ambassade de France à Vienne à celle de Constantinople. Ou encore d'Athènes, selon une variante moins répandue. C'est pourtant bien pour la capitale de l'empire austro-hongrois que l'Assemblée nationale française autorise en avril 1901 l'acquisition d'un terrain et la construction de l'ambassade.

A Constantinople le « Palais de France », construit dans les années 1840, est le siège des représentants de la France jusqu'au transfert de la capitale vers Ankara en 1923. Le mythe des plans intervertis pourrait tirer sa source dans le fait que l'aménagement mobilier des ambassades de Vienne et de Constantinople est confié au même moment, en 1912, à l'administrateur du Mobilier national[1]. Des meubles ont pu transiter par Vienne vers Constantinople.

A Vienne, les ambassadeurs de France ont jusqu'alors été abrités dans une succession de palais en location. Celui de Lobkowitz, de 1869 à 1909, est le dernier en date.

En mai 1901, la ville de Vienne cède à la France trois parcelles prises sur le domaine public. Sur sa plus grande largeur, le terrain en forme de trapèze donne sur la nouvelle place Schwarzenberg. De l'autre coté, il se termine en pointe sur la Karlsplatz où Otto Wagner a créé une de ses plus belles stations de métro Jungendstil.

C'est à Georges-Paul Chedanne, jeune architecte en vogue couronné par le grand prix de Rome, que le ministère des Affaires étrangères confie la construction de l'Ambassade. Après celui de Constantinople, édifié près de soixante ans plus tôt, c'est le tout premier bâtiment spécifiquement conçu pour abriter une représentation diplomatique de la France.

Les plans revus en 1903 par l'inspecteur général sont dictés par la forme trapézoïdale du terrain et l'ambition de recevoir dignement les représentants de l'empire austro-hongrois nous apprend le livre consacré à l'histoire architecturale de la résidence de France à Vienne[2]. La formation classique de Georges-Paul Chedanne et son penchant pour un certain charme rococo impriment leur marque. Le Jugendstil viennois agit comme un autre puissant ferment d'inspiration.

L'architecte s'entoure des meilleurs artistes de l'époque : Gasq, Sicard, Lefebvre, Binet, Dubois, Vernon, Majorelle… Depuis l'exposition universelle de Paris en 1900, l'ébéniste et décorateur français Louis Majorelle, fervent disciple de l'Art Nouveau, jouit d'une réputation internationale. Il confie à ses ateliers de la célèbre Ecole de Nancy la réalisation de l'escalier avec son enroulement spectaculaire, ainsi que les balcons dorés à l'or fin, les boiseries intérieures et les appliques[3].

---

[1] Archives du Mobilier national, Budget. 14 février 1912, projet de budget pour 1913

[2] Chantal Gastinel-Coural, Ambassade de France, Place Schwarzenberg, Editions Internationales du Patrimoine, 2011

[3] Ibid.

La maison viennoise *Freissler & Füglister* réalisent l'ascenseur « modern style » aux panneaux sculptés en acajou et aux vitres de cristal. L'entreprise autrichienne Valerian Gillar exécute certaines ferronneries d'après des dessins français[4].

Unique par son originalité et sa modernité, l'œuvre architecturale divise au moment de son achèvement. Le premier ambassadeur à y résider en 1909 goute peu son esprit Art Nouveau, estimant que l'édifice s'accorde mal avec le style des Habsbourg.

A l'issue de la première guerre mondiale, l'empire austro-hongrois disparu, l'imposante bâtisse paraît à certains disproportionnée. Il est même envisagé de la vendre. Après la seconde guerre mondiale, l'édifice endommagé fait l'objet d'importants travaux de rénovation dont tous ne sont pas heureux : les décors fastueux d'un des grandes salles de réception sont détruits, l'immense salle à manger est transformée en bureaux, les arabesques Art Nouveau du grand salon sont remplacées par un décor néo-classique[5].

La conservation des éléments décoratifs originaux est redevenue un enjeu majeur depuis les deux dernières décennies. Ainsi, la série de douze tableaux, « La vie et les inventions modernes », commandée à André Devambez en 1910 et renvoyée en France en 1912, car jugée « inconvenante », a finalement retrouvé sa place dans la grande salle de réception, 80 ans plus tard.

L'art contemporain continue d'avoir ses entrées à l'ambassade. En 2010, le grand escalier a été agrémenté d'œuvres provenant du Fonds National de l'Art contemporain, dont le tableau « Les libraires aveugles » de Gérard Garouste. Un des petits salons, réaménagé, rassemble des tableaux récents de Gilles Aillaud, Bernard Frize, Sigmar Polke ou Marc Desgrandchamps.

Ainsi la Résidence de France à Vienne, qui a célébré son centenaire en 2009, conserve son cachet inimitable, les œuvres récentes contribuant à mettre en valeur l'écrin unique conçu pour la Vienne des années 1900.

---

[4] Chantal Gastinel-Coural, Ambassade de France, Place Schwarzenberg, Editions Internationales du Patrimoine, 2011

[5] Ibid.